Cace
FRC
6993

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA FÊTE

A L'ÊTRE SUPRÊME ET A LA NATURE,

Célébrée à Montauban le 20 *Prairial, deuxième année républicaine.*

A La lecture du décret qui consacre une fête solennelle à l'Être suprême & à la Nature, la Société populaire de Montauban témoigna, par des applaudissemens universellement répétés, que ce décret étoit gravé dans tous les cœurs, et délibéra de marquer ce jour par un

bienfait qui fût agréable à l'Être ſuprême et à la Nature.

Elle arrêta de faire ſept mariages, et de doter la pauvreté, mais la pauvreté appuyée ſur la vertu, et environnée du patriotiſme. Elle chargea des Commissaires des deux ſexes, et du choix des Époux, & du plan de la fête. Le choix fait, et approuvé par la Société, le plan tracé, et adopté par le Conseil général de la Commune, la fête a été célébrée avec le tres-ſaillement de la joie et le recueillement de la religion.

Une ſalve d'artillerie annonce la naissance de ce jour mémorable. A l'inſtant toutes les maisons ſont décorées de flammes tricolores: la cité entière reſpire la fête de l'*Éternel.*

A une heure après midi, tous les Corps constitués, tous les Fonctionnaires publics, ſe réunissent à la Maison commune. Les futurs Époux, partis des ſalles de la Société populaire, s'y rendent, accompagnés des Commissaires, pour remplir les formalités preſcrites par la loi. Leur union eſt ſuivie des cris mille fois répétés de *Vive la République.*

THE NEWBERRY
LIBRARY

Un coup de canon annonce le départ. Le cortège se met en mouvement vers le Temple. Une partie de la Troupe à cheval ouvre la marche. Un des Cavaliers porte une bannière, avec cette inscription : *Le Peuple Français reconnoît l'existence de l'Être suprême.*

Vient ensuite la Compagnie des Canonniers avec deux pièces d'artillerie, suivie de quatre Sapeurs. Vingt Tambours et vingt-cinq Musiciens expriment alternativement la majesté de la cérémonie. On voit après l'État-major et un détachement de la Garde nationale, un piquet de cent Vétérans à droite, et un piquet de cent Membres de la Compagnie de l'Espérance à gauche.

Les Époux, vêtus uniformément, décorés du bonnet de la liberté, et les Épouses, habillées de blanc, et ceintes du ruban tricolore, suivent sur un char traîné par quatre taureaux ornés de festons, de guirlandes, et conduits par quatre Laboureurs. Vingt-quatre jeunes Citoyennes vêtues de blanc, et portant la ceinture tricolore, entourent le char, où brille un faisceau d'armes, surmonté du niveau

et du bonnet de la liberté, et où flottent sur les côtés deux drapeaux tricolores.

Paroissent ensuite le Président, les quatre Secrétaires de la Société, les Commissaires, les Corps constitués et la Société populaire. La Garde nationale borde la haie à droite et à gauche. Un second piquet de Cavalerie ferme la marche, et l'un des Cavaliers porte une bannière avec cette inscription : *Le Peuple Français reconnoît l'immortalité de l'ame.*

Le cortège rendu au Temple avec presque toute la cité, Vincent Delbrel, Président de la Société, adresse à l'Éternel une prière sublime, extraite d'un papier public. Pastoret prononce un Discours sur l'existence de l'Être suprême. Une Ode du même Auteur sur le même sujet, est solennellement exécutée par Bonnet avec toute la pompe de la musique. Rivals adresse aux nouveaux Époux un Discours où leurs devoirs sont énergiquement tracés. Bernady aîné a ensuite lu une Hymne à l'Être suprême. Des Strophes lyriques, mises en musique par Fresal, sont chantées en chœur sous sa direction.

Au sortir du Temple, le cortège ceint l'arbre de la liberté, en chantant des Hymnes patriotiques. Après avoir fait le tour de la cité, il se rend à la Maison commune, où un repas frugal est servi aux nouveaux Époux par les Commissaires. La musique égaye le repas, et les Citoyens défilent en ordre pour les voir souper. Pendant le repas on porte plusieurs santés *à l'auguste Convention*, *à la prospérité de la République*, et *à la Société populaire de Montauban*. Une des nouvelles Épouses entonne un Cantique patriotique, que répètent en chœur tous les assistans.

La fête est terminée par un bal qui laissera long-temps dans l'esprit des pauvres le souvenir de la fête de l'Être suprême.

Signé DELBREL cadet, *Président*, BERGIS-PORTAL, BROUSSE, CHARLES cadet, *Secrétaires*.

DISCOURS

Sur l'Existence de Dieu, prononcé le jour de la Fête à l'Être suprême et à la Nature,

Par le Citoyen PASTORET.

CITOYENS,

C'EST en présence de l'Être suprême, que le premier Sénat de l'univers a proclamé la sublime déclaration des droits de l'homme; c'est en présence de l'auteur de la nature et du genre humain, que vos dignes Représentans ont publié cet acte immortel, cet acte si précieux au genre humain, et si cher à la nature.

Comment les vils ennemis de la gloire des Français ont-ils osé accuser leur auguste Convention d'être une assemblée d'athées, et d'aspirer jusqu'à détrôner la Divinité même?

Est-ce nier la Divinité, que de rendre à l'homme son plus noble ouvrage, la dignité primitive qui le distingue de la brute? Est-ce nier la Divinité, que de faire de ces troupeaux rampans, que l'on nomme Peuples, des sociétés éclairées, vertueuses et respectables? Est-ce nier la Divinité, que de vouloir purger la face du globe de la tyrannie qui l'outrage, des superstitions qui la dégradent, et de mettre à leur place la liberté qui l'honore, le culte des vertus, le plus pur des hommages?

Peuples de l'univers, connoissez la religion et la morale du Peuple Français : un décret ſolennel vient de les manifester aux yeux du monde entier. Ce Peuple libre reconnoît l'existence de l'Être ſuprême et l'immortalité de l'ame ; il reconnoît que le culte digne de l'Être ſuprême est la pratique des devoirs de l'homme.

Citoyens, il n'y a personne dans ce temple auguste, qui n'ait vivement applaudi dans ſon cœur à ce décret mémorable, et qui ne ſoit intimément convaincu des ſublimes vérités qu'il s'exprime. S'il en trouvoit un dont le cœur fût assez perverti pour étouffer la voix de la raison... je m'adresse à toi, si tu existes parmi nous, ô le plus aveugle des mortels ! viens interroger les êtres qui composent ce vaste univers.

Demande à cet astre éclatant quel pouvoir l'a ſuspendu dans l'espace, et l'a fait le centre de plusieurs mondes, auxquels il dispense des feux qui les éclairent et développent dans leur ſein le germe de la vie. Il te répondra que c'est celui qui t'a donné des yeux où ſe rassemblent ſes rayons pour te conduire, et où tour-à-tour viennent ſe peindre une infinité d'objets différens.

Demande à des millions de ſoleils quelle ſource intarissable alimente leurs feux éternels. Ils te répondront que c'est ce Dieu qui peupla l'espace de mondes, dont il perpétue et nourrit les innombrables habitans, en faisant ſubir à la matière une infinité de métamorphoses incompréhensibles.

Interroge le génie ſublime de Newton, de ce

Newton dont le compas mesura l'immensité des cieux, qui pesa les globes suspendus sous leurs voûtes éternelles, qui soumit la lumière même à son calcul, de ce Newton, qui ne prononça jamais le nom de Dieu sans se découvrir et sans témoigner le plus profond respect, demande-lui quelle loi fait mouvoir les corps célestes avec tant de régularité, et les empêche, dans leur attraction mutuelle, de se heurter, de se précipiter les uns sur les autres. Oh! il te dira, en se prosternant devant l'Être des êtres, c'est cette intelligence suprême dont ma raison est une foible étincelle, c'est ce Dieu qui donne des ailes à ma pensée, qui lui permet de s'élancer de l'étroite prison où elle se forme jusque sur le sommet de la nature, pour y contempler la magnificence de son auteur; c'est ce Dieu qui lance des flots de lumière à travers les masses opaques de tant de globes, qui a tissu l'ensemble brillant de la nature, et suspendu l'univers sur l'abyme du néant.

Oseras-tu, homme insensé, après le témoignage éclatant de la nature entière, après l'aveu du plus célèbre de ses interprètes, oseras-tu atrribuer au hasard les combinaisons de tant d'ouvrages admirables? Le hasard auteur du monde!.... Eh bien, je le veux. Les premiers élémens,

Après avoir long-temps de cent masses informes
Promené dans les airs les colosses énormes,
Sont enfin parvenus à se courber en cieux,
A rouler sous leur voûte en astres radieux,
A s'écouler en onde, à s'épaissir en terre,
A voler en nuage, à gronder en tonnerre:

De leur heureux concours et de leurs chocs divers
Dans sa pompe éclatante est né cet univers.

Mais ces ouvrages une fois formés, il faudra que tu donnes au hasard quelque intelligence pour veiller au maintien de ses productions, et pour les empêcher de retomber dans le chaos. Comment le hasard a-t-il pu s'assujettir à des lois invariables ? comment, pour continuer la chaîne des êtres, a-t-il pu les disposer à se reproduire avec tant d'uniformité ? comment, pour perpétuer les espèces, a-t-il pu allumer dans le sang des animaux ce feu périodique qui les porte avec tant de fureur à se propager, et, dans leur cœur, cette tendresse courageuse qui leur fait braver la mort même pour en garantir les fruits de leur amour ? comment a-t-il pu régler l'étonnante révolution des saisons, qui, en se succédant constamment, se prêtent un mutuel secours pour faire renaître la nature de ses propres débris ? Quel ordre admirable !

Tout être a son principe, et tout effet sa cause.
Le pinceau du printemps vient colorer la rose ;
L'été dore les champs, l'automne de sa main
De l'éclat de la pourpre embellit le raisin,
Et des êtres naissans l'invariable germe,
Pour s'élancer au jour, attend toujours son terme,
Quand la terre, docile à la voix des saisons,
Fait éclore l'essain de ses productions.

Vois, tous les ans, le réveil majestueux de la nature, vois naître de son sein une infinité d'êtres animés, et, ce qui n'est pas moins étonnant, tout ce qui doit concourir à leur existence. Que le hasard a de prévoyance !

Tous les animaux ſont forcés par le beſoin, ſont entraînés par le plaiſir, à chercher, à ſaiſir une nourriture qui va ſervir de ſupplément à leur exiſtence défaillante. Quelle analogie trouves-tu entre cet aliment qu'ils dévorent et la ſubſtance qui les conſtitue ? Cependant, tout hétérogène qu'il eſt aux élémens de leur corps, il en devient une portion. Bientôt il entrera dans la formation d'un autre objet totalement étranger à celui dont il fait partie. Tout diſparoît à l'œil du ſpectateur attentif, et tout ſe reproduit ſous une forme nouvelle.

Les feux, les ondes, l'air, et la terre féconde
Reprennent les trésors qu'ils dispensent au monde.
Le trépas démolit l'édifice des corps.
Un nouvel univers naît du débris des morts.
Des premiers élémens l'éternelle ſemence
A l'être évanoui donne une autre exiſtence.
L'invariable loi qui l'arrache au tombeau,
La préſente à tes yeux ſous un aſpect nouveau,
Règle ſon mouvement, la rejoint, la combine,
Et des êtres diſſous répare la ruine.

Mais ſi le haſard préſide à cette éternelle circulation de la matière, à ce renouvellement conſtant et univerſel des êtres, comment ſe peut-il qu'il conſerve toujours le même ordre, et qu'il n'y ait jamais de confuſion dans leur reproduction ? Cet ordre paroîtra-t-il jamais à l'homme ſage l'effet d'un principe aveugle qui ne peut ni ſe propoſer un but, ni faire choix des moyens, incapable de réflexion, de raiſonnement, de volonté ?

Avouons que, si une intelligence supérieure n'eût mis en œuvre toutes les parties de la matière, et ne les eût arrangées avec discernement, ce n'auroit jamais été qu'une masse informe et sans ordre, et que, si leur assemblage fortuit eût une fois donné des résultats heureux, ces résultats, sans le secours d'une intelligence, eussent bientôt ramené toute l'horreur du chaos.

Je ne parlerai point des causes finales, qui, d'après l'aveu d'un de nos célèbres Philosophes, seront toujours le désespoir de l'athée, puisqu'il est impossible de les séparer de l'idée d'une puissance active et intelligente. Je ne parlerai point de l'inconcevable contexture de tous les objets, de ceux mêmes que nous foulons aux pieds; il n'en est aucun dont le tissu, dont l'organisation n'annonce le suprême architecte du monde.

Eh! pourquoi chercher loin de toi la preuve d'une vérité que toutes tes facultés te constatent? Cet esprit qui te distingue des autres animaux, qui, s'échappant des liens de la matière, et planant au-dessus des astres, s'élance jusqu'au sein de l'infini, n'est-il pas l'image imparfaite de l'intelligence que tu méconnois?

Quoi! dans ce corps méprisable à tes yeux mêmes existe un être qui sur des traits de flamme franchit les bornes de l'univers, qu'il voit ramper au-dessous de lui, embrasse la nature dans son étendue, saisit les rapports des diverses parties d'un monde immense, pèse les astres mêmes, détermine les orbites qu'ils décrivent, prédit combien de fois dans mille ans la

lune et le soleil doivent être obscurcis, entre dans le sein de la possibilité, en tire de nouveaux mondes par le secours de l'imagination, trace des plans qui étonnent la conception, et dont il ne lui manque que le pouvoir de l'exécution pour être Dieu lui-même, et il ose nier la Divinité qui lui départit, pour ainsi dire, l'abrégé de ses attributs!

En effet, ô homme! de quoi n'es-tu pas capable? Tu décomposes les mixtes; tu désunis * ou rejoins à ton gré les principes; tu imites, souvent même tu réformes l'ouvrage de la nature; tu fais fuir les mers sous tes pieds, tu diriges la foudre, tu dérobes le feu céleste, tu rassembles au foyer d'un verre les rayons du soleil réunis par la réfraction; et forçant, pour ainsi dire, l'astre du jour à descendre sur la terre, avec ces flammes adroitement surprises, tu embrases les chênes, tu fais ruisseler les métaux. Pour faire connoître tes pensées, tu peux les confier au son; pour les rendre immortelles, tu peux les marquer par des figures, les présenter sous des traits distincts, et tracer une image de ton ame. Par là tu t'entretiens avec les peuples, avec les générations que des mers immenses, que des siècles séparent de toi. Homme de tous les âges, citoyen de tous les lieux, tu te fais également entendre partout.

Mais cet esprit, qui vivra encore parmi les hommes après la dissolution de ton être physique, supérieur à cette portion de matière qui lui est associée, par quel empire incompréhensible fait-il jouer à son gré les

* Anti-lucrece.

ressorts de cette merveilleuse machine ? Il ordonne, et soudain tes pieds et tes mains obéissent. Dociles à sa volonté, tes yeux se tournent vers l'objet qu'ils veulent appercevoir. Tous tes muscles, tous tes organes se mettent en mouvement ; tu parles, tu te promènes. Et c'est par ta volonté seule, sans le secours d'aucune impulsion étrangère, que s'opèrent ces mouvemens qui se communiquent ensuite à d'autres corps.

Ne reconnois-tu pas à ce tableau l'image de l'ame du monde, de cette ame qui balance les nuages flottans sur ta tête, pour verser dans les flancs de la terre une onde vivifiante ; qui ordonne aux vents d'épurer l'athmosphère qui t'environne, qui fait circuler la sève dans le cœur des végétaux qui te nourrissent, qui alimente la flamme du soleil qui t'éclaire, qui fait graviter le globe qui te porte, & toutes les sphères que tu contemples ; de cette ame, en un mot, répandue en tous lieux, & qui meut à son gré les membres de ce vaste corps qu'on nomme univers ?

Et ce cœur, siège des passions, qui, dirigées par la raison, feroient de cet univers le séjour du bonheur, ce cœur, toujours mécontent de ses affections passagères, jaloux par instinct d'un objet qui le puisse remplir, et ne le trouvant point dans le cercle immense des choses créées, ce cœur ne seroit-il né avec le brûlant desir du bonheur suprême, n'auroit-il la faculté de le concevoir, n'en sentiroit-il les prémices dans la culture des vertus, que pour nier l'existence de celui qui seul peut le lui procurer ?

Achevons de te confondre. Tu désires de l'ordre dans la société ; tu sais que cet ordre est le résultat des lois, et que les lois sont les productions du génie de l'homme ; par quelle étrange perversité d'esprit, quand tu vois toutes les parties de l'univers concourir au même but, tu fermes les yeux sur la main qui les a disposées! Quoi! l'ordre du monde moral et politique te paroît l'ouvrage de la sagesse, et celui de la nature seroit attribué au hasard !

Mais, dis-moi, si tu parviens à détruire l'idée d'un Être souverain, quel sera le fruit de ta philosophie? Dès-lors * il n'est plus de justice sur la terre, les mœurs n'ont plus de règles, le bien et le mal sont confondus : nulle différence entre verser son sang pour la patrie, et lui plonger le poignard dans le cœur ; entre sauver son père, et l'assassiner ; entre chérir son ami, et le trahir. Le crime commis dans les ténèbres et l'action vertueuse inconnue auront donc le même mérite ! Quelles seront les conséquences de ces horribles maximes ? que ne produiront-elles pas dans un homme né féroce et d'un tempérament fougueux ? Si méprisant le ciel, et libre de toute crainte, un tel homme ne connoît de bonheur qu'à suivre ses penchans, à satisfaire tous ses desirs ; s'il est convaincu que chacun de nous doit rentrer dans le néant, que le hasard fait tout naître et tout périr, que la douleur est le seul mal redoutable aux humains, s'abandonnant par système au torrent de ses passions, de quels forfaits ne sera-t-il pas capable ? Craignons tout de lui, dès qu'il croira

* Id.

pouvoir les ensevelir dans l'obscurité.

J'aime mieux, diras-tu, nier l'existence de la Divinité, que de la croire telle que l'imagine la ſuperstition. Et pourquoi passer aveuglément d'une extrémité à l'autre ? Le ſage, le vrai philosophe ſe place entre l'athée et le ſuperstititieux. Il dit à l'athée : Tout m'annonce un Dieu. Il dit au ſuperstitieux : Le Dieu que ma raison conçoit n'est point celui que forge ton délire.

Vois le Sénat de la France : en reconnoissant l'existence de l'Être ſuprême, il ne prétend point le défigurer aux yeux de la raison ; il ne veut point l'honorer par un culte bizarre et stérile : l'exécution des devoirs ſacrés de l'homme, voilà l'hommage qu'il veut rendre à l'auteur de l'homme.

Foibles mortels, que Dieu est grand et ſublime dans la nature, et qu'il étoit petit et mesquin dans nos temples ! Le règne de la vertu dans la ſociété est un ſpectacle bien plus digne de lui que la pompe puérile des cérémonies à jamais abolies. La Convention nationale de France, qui jette les fondemens éternels de la liberté et de la félicité de tous les peuples, est bien plus animée de ſon esprit que ces Conciles turbulens, où l'on décidoit gravement les questions les plus oiseuses, où l'on décrétoit l'avilissement et la torture de la raison, où la nature et la vérité étoient cruellement immolées au délire de la ſuperstition. Ce Philantrope ſensible, qui s'occupe du bonheur des hommes, lui est plus agréable que l'impitoyable Théologien qui les persécutoit de ne point adopter ſes chimères. Ce Laboureur actif, dont les travaux constans fertilisent la terre, est plus cher à ſes yeux

que le Moine oisif qui la chargeoit d'un poids inutile. Cette vertueuse mère, entourée de ses nombreux enfans, lui offre un objet bien plus intéressant que la malheureuse vestale, victime éternelle de sa crédule ignorance. Ce bon père de famille est bien plus religieux et plus utile au monde que le sauvage célibataire qui le fuyoit, et qui ne laissoit après lui que la trace odieuse d'une vie stérile. Ce patriote généreux, qui brave tous les périls, pour purger son pays de l'exécrable tyrannie, pour propager les principes sacrés de la liberté et de l'égalité, ses divinités subalternes, qui ne craint point de verser son sang pour elles, est une victime qui mérite plus de fixer les regards de l'Éternel que l'être isolé qui ne connoissoit point de patrie, qui s'étoit volontairement chargé de chaînes, et qui, sans aucun fruit pour ses semblables, sacrifioit son existence dans l'ombre d'un cloître.

Insensé ! tu faisois des vœux, ta main faisoit fumer l'encens sur les autels, ta voix publioit les louanges du Seigneur ; mais élever sa famille, mais enchaîner une passion, faire une action généreuse, ramener le sourire sur les lèvres de l'infortuné, oser être le censeur intrépide de son ami et le bienfaiteur de son ennemi, détester la mauvaise foi et la tyrannie, punir les tyrans et les traîtres, secourir l'indigent, respecter les foibles, défendre les opprimés, concourir à faire le bonheur du monde ; voilà des actes utiles à l'univers, et précieux aux yeux de la Divinité ; voilà les vœux qu'il faut faire, l'encens qu'il faut offrir. Citoyens ! voilà le culte des Français.

ODE

Sur l'Existence de Dieu & l'Immortalité de l'Ame:

Par le même Auteur.

OUI, tout annonce un Dieu de qui la main féconde
Règle le cours des cieux, tient les rênes du monde,
A des chocs éternels livre les élémens,
Anime la matière, et du débris des âges,
Rajeunit l'univers, reproduit les ouvrages
Qu'enfante la nature et que détruit le temps.
Donne l'essor à ta pensée,
Mortel! que sur des traits de feu,
Au loin, dans l'espace élancée,
Ton ame contemple ce Dieu.
Ciel! que de soleils! que de mondes!
Viens: tout, dans ces plaines profondes,
Respire la Divinité.
Vois rouler avec harmonie,
Vois briller leur foule infinie
Dans les champs de l'immensité.

DE ces mondes errans dans leurs vastes orbites,
Quels remparts à mes yeux offriront les limites?
Et que commence-t-il où finit l'univers?
Mon ame est épuisée..... abyme inconcevable!
Du poids de sa splendeur la nature m'accable;
L'imagination s'éteint dans ces déserts.
La terre, imperceptible atome,
Dans les airs, égaré, perdu,
Me rappelle au séjour de l'homme,
Et j'y reviens tout éperdu.

D'une ſuprême intelligence
Ma raiſon conçoit l'exiſtence ;
Elle en admire la grandeur.
Son essence m'est inconnue ;
Mais l'univers brille à ma vue :
Mon cœur en adore l'auteur.

La main de l'Éternel s'est partout imprimée :
De ſon feu créateur la terre eſt animée ;
A des êtres ſans nombre elle donne le jour.
Pour former tant d'objets, dont la ſcène varie,
Les flots de la matière, élancés à la vie,
S'échappent de ſes flancs, y rentrent tour-à-tour.

Des élémens l'heureux mélange
Enrichit toutes les ſaiſons :
Quel pouvoir invisible change
Les fleurs en fruits, l'herbe en moiſſons ?
L'onde dans l'air roule enflammée ;
La ſange en or est transformée ;
Les printemps naiſſent des hivers ;
Le trépas même enfante l'être :
Qui pourroit ne pas reconnoître
La main qui fonda l'univers ?

Mais le génie humain, plein du feu qui l'anime,
M'en retrace encor plus la puiſſance ſublime,
Rival de la nature, et ſouvent ſon vainqueur :
L'homme au-delà des cieux s'élance avec audace ;
Des mondes, ſous ſes pieds, il voit ramper la maſſe,
Et de l'immensité ſonde la profondeur.

De ſon ame, image fidelle,
Rayon de la Divinité,
A mes yeux jaillit, étincelle,
Le feu de l'immortalité.

Son cœur des célestes délices,
Du bonheur, goûte les prémices,
Dans la culture des vertus.
Croirai-je, ô Dieu que tout adore!
Que l'horreur du néant dévore
L'abrégé de tes attributs?

NON, mon ame ſurvit à ma cendre fragile:
Elle n'a point le ſort d'une pouſſière vile,
Le jouet du trépas, l'aliment du tombeau.
Sans le culte des ſens, ſtérile témoignage,
Par la voix des vertus elle te rend hommage,
A toi de qui le ſouffle alluma ſon flambeau.

La nature, voilà le temple
Digne de la Divinité:
Là, de ſon Maître je contemple
L'éblouiſſante majeſté.
Que les aſtres qui le publient,
Devant ſon trône s'humilient:
L'univers eſt plein de ſon Dieu:
Partout ſa voix ſe fait entendre;
Je l'adore ſans le comprendre,
Et je le découvre en tout lieu.

AME de l'univers, éternelle et ſublime!
Vois du Peuple Français, vois l'élan magnanime:
Souris à ſon hommage, il eſt pur comme toi.
De la raiſon céleſte il ralluma la flamme:
Lui ſeul de ſes tyrans briſa le joug infame;
Au trône d'un deſpote il a placé la Loi.

La Loi, cette reine immortelle,
Le digne ouvrage de ta main!
Avec reſpect que devant elle
Courbe ſon front le genre humain.

Dieu ! veille sur ma République.
C'est tout mon vœu, c'est le cantique
Que je t'adresserai toujours.
Que la liberté qui la fonde
Ne périsse qu'avec le monde,
Et qu'avec le dernier des jours !

DISCOURS

Adressé aux Citoyennes et Citoyens, dotées par la Société populaire, à l'occasion de leur mariage :

Par le Citoyen JACQUES-PHILIPPE RIVALS *cadet.*

CITOYENS,

QU'ELLE doit avoir un caractère auguste, cette journée mémorable ! elle est consacrée à l'Être suprême. Cependant elle doit présenter un aspect vivifiant : elle est aussi consacrée à la Nature. Elle doit principalement offrir partout les véritables traits de la bienfaisance : la Nature est elle-même le bienfait continuel de la Divinité. Loin de nous l'idée de tout ce qui peut mettre la Nature en deuil.

D'autres jours seront célébrées les vertus guerrières, d'autres jours seront consacrés aux vertus austères, aux

ſituations pénibles, aux ſouvenirs douloureux : aujourd'hui nous devons parler de la foi conjugale ; il faut donc dire un mot de l'amour, qui doit l'avoir précédé.

L'amour n'est pas cette passion dangereuse que précède la fureur, qu'accompagne la jalousie, que ſuivent les ravages. Un tel délire ne mérite pas le nom d'amour. Nous ne le donnerons pas non plus à cette manie qu consiste dans le désir de plaire ſans vouloir s'attacher à ſon tour. Ce n'est là que pure coquetterie. Elle prend ſa ſource dans la vanité. Les êtres qui en ſont atteints ſont tout au moins méprisables ; ils n'ont pas assez d'ame pour connoître l'amour.

Ce nom ſacré a quelquefois été profané en l'employant à désigner cette autre paſſion qui tend à rechercher ce que l'on appelle de bonnes fortunes Mais ſoit que ce fussent les ſens, ſoit que ce fût le désir d'une renommée bien pitoyable, qui fût le mobile de cette passion, elle n'en est pas moins indigne du nom d'amour : ce n'est là que galanterie ou brutalité.

L'amour, le véritable amour n'a rien de commun avec tout cela.

Tel que le doux zéphir qui caresse délicatement une fleur, il ne ressemble point au vent impétueux qui l'arrache, il ne ressemble point à l'haleine empestée qui la flétrit.

L'amour, puisé dans la ſimple nature, est le germe de toutes les vertus ſociales : il identifie et confond en un ſeul les deux cœurs qu'il a percés du même trait. Ils ne ſe plaignent pas de leur blessure ; les tristes regrets, la ſombre jalousie, les ſoupçons inquiets, les

remords déchirans, ne viennent point troubler leurs innocens plaisirs.

La vertu recherche la vertu ; et l'amant vertueux ne tâche de plaire à l'objet de son amour que par des qualités estimables.

Loin de lui l'usage de tous ces détours, de ce manège réduit en système, et dont le but est d'exceller dans l'art perfide de la séduction.

Loin de lui l'usage de tout espèce de déguisement ; il seroit bien faché de plaire par des qualités qui lui seroient étrangères.

Comme il ne veut unir à son gré qu'un cœur également honnête, il se montre tel qu'il est, et sa franchise est la pierre de touche qui lui fait discerner et reconnoître quiconque mérite son attention.

Lors donc que deux amans se plaisent en se montrant, en se voyant tels qu'ils sont, ils peuvent, en toute confiance, se jurer la foi conjugale, et ceux-là ne trahiront point leur serment.

En effet, l'amour est à l'hymen ce que la fleur est au fruit : la nature de l'un annonce la qualité de l'autre.

O vous tous qui venez de vous donner la foi conjugale sous de si fortunés auspices, pénétrez-vous de vos devoirs : ils naissent de votre intérêt bien entendu ; considérez votre situation.

Jeunes Citoyens, c'est à votre vertu, à votre patriotisme, à votre loyauté, à la pureté de vos mœurs que vous devez la confiance de vos concitoyens ; ils vous ont désignés pour fournir les modèles des vertus conjugales, comme celles des vertus civiques.

La patrie et ſes ennemis auront toujours les yeux ouverts ſur vous.

La patrie vous obſervera pour s'applaudir de votre bonne conduite ; les ennemis de la patrie vous obſerveront aussi pour triompher de vos travers, pour travestir vos fautes en crimes, pour donner les couleurs du vice aux actions inconsidérées que pourroit produire votre légéreté.

Ils voudroient que vos procédés les autorisassent à dire que les patriotes ne valent pas mieux que les autres hommes ; que ceux que la Société populaire a choisis elle-même ressemblent aux hommes inciviques qu'elle ne veut pas admettre dans ſon ſein ; que, comme ces derniers, ils ont l'aristocratie dans le cœur, puisqu'ils l'exercent dans leur famille, qu'ils ſont brutaux envers leurs épouses, inſoucians par rapport à leurs enfans, injuſtes à l'égard des uns et des autres ; qu'ils ſont parjures à leurs ſermens, qu'ils violent les lois de l'honnêteté, les règles de la décence ; qu'enfin leur maison préſente partout le tableau révoltant des désordres les plus repréhensibles.

Mais vous ne ſeconderez pas leurs malicieuses intentions, vous démentirez leurs criminelles espérances.

Fiers de la vertu de vos épouses, vous bannirez la noire jalousie, ce tourment cruel de tous ceux qui s'y livrent.

Convaincus que vos épouses ſont vos égales, vous ne prendrez point avec elles le ton impérieux, qui ne pourroit que vous aliéner leurs cœurs, et détruire la bonne harmonie qui doit préſider à vos ménages pour les rendre heureux.

Vous n'irez pas non plus exciter les sollicitudes, les alarmes dans les cœurs de ces chères moitiés de vous-mêmes, par des démarches qui puissent leur faire craindre que d'autres leur disputent avantageusement votre affection ; vous irez au devant de leurs soupçons, vous calmerez leurs inquiétudes, vous leur épargnerez des chagrins, dont l'image feroit affligeante pour vos cœurs, s'ils sont aimans, sensibles et généreux. Vous ne les rendrez pas victimes de votre mauvaise humeur, où, si quelqu'un de vous, s'oubliant un instant, se rendoit coupable d'un propos dur, d'un mauvais procédé envers son épouse, il s'empressera de réparer l'atteinte douloureuse qu'il aura portée à sa sensibilité.

Et vous jeunes épouses, vous n'oublierez jamais la cérémonie de cette belle journée, à la célébration de laquelle vous avez une si belle part : vous vous conserverez dignes de l'estime publique dont vous êtes l'objet.

Votre honneur est un dépôt sacré que la société met plus spécialement entre vos mains. Aux devoirs qui vous sont communs avec toutes les personnes de votre sexe, se joint celui de répondre à la bonne opinion, à la haute idée que chacun doit se faire de votre vertu, d'après le choix qui vous a désignées.

Ah ! si quelqu'une de vous trompoit les espérances de la patrie qui vous contemple, si quelqu'une se rendoit indigne de ses vertueuses compagnes, quel éclat funeste ne feroit pas sa chûte déplorable ! Il ne lui resteroit pas même l'espoir de voir ensevelir dans l'oubli sa méprisable existence.

Mais bannissons ce présage sinistre : nulle de vous ne sera assez ennemie d'elle-même pour le réaliser. Chacune de vous, persuadée qu'il n'est pas de bonheur sans vertu, se conservera toujours pure et digne d'elle-même. Elle ne voudra pas par un instant d'égarement se préparer des regrets, des tourmens éternels ; elle se souviendra que la foi conjugale est une obligation sacrée ; elle n'adoptera pas le préjugé qui fait regarder cet engagement comme moins sérieux que tous les autres ; elle saura que ce préjugé tient à l'ancien régime, qu'il est l'ouvrage de l'aristocratie, qui ne se soutient que par le vice ; elle sentira que, pour être républicaine, il faut qu'elle soit verrueuse, car la vertu est le ressort du gouvernement républicain.

Oui, Citoyennes, chacune de vous se doit à elle-même, ainsi qu'à la patrie, de se maintenir toujours digne du choix qu'elle a mérité, et chacune de vous remplira son devoir à cet égard.

Vertueuses épouses, généreux époux, ah ! sans doute vous vous tiendrez la foi conjugale, et même vous ne vous ne vous bornerez pas à remplir ce devoir : il en est bien d'autres dans l'état que vous embrassez, il en est bien d'autres dont l'oubli entraîne après soi des suites funestes.

Sans un mutuel support, sans des complaisances, sans des égards réciproques, un ménage n'est que le triste séjour de l'indifférence ou même des querelles, et des désagrémens qui en sont inséparables. Alors le mari ne rentre jamais sans humeur dans le sein de sa famille ; alors l'épouse n'a de moment agréable que

celui où elle voit partir son mari. L'un et l'autre, le cœur fermé aux douces impressions, n'éprouve aucun sentiment, n'exprime aucune pensée, ne fait aucune action qui ne soit marquée au coin de la dureté, dont sa manière de vivre lui a fait prendre le caractère.

Dans un tel état de choses, quel secours se promettre des soins l'un de l'autre ? Si l'un est malade, il se voit comme abandonné de l'autre, et le désespoir, le dépit, la colère, aggravent encore son état déplorable, et le précipitent plus douloureusement au tombeau.

Mais au contraire qu'il est charmant le spectacle d'un ménage bien uni ! chaque jour éclaire de nouvelles jouissances. Lorsqu'un époux tendrement chéri rentre dans sa maison, tout s'empresse autour de lui ; s'il a couru quelque danger, il semble en devenir plus cher à sa famille ; il raconte ses aventures ; il n'est pas écouté froidement celui-là : il lit sur la physionomie de son épouse le trouble que lui cause un péril passé, comme s'il étoit encore présent ; il lit dans ses yeux la joie qu'elle ressent à l'heureuse issue par laquelle il termine son récit.

Si quelque évènement le place dans une position pénible, où trouvera-t-il un consolateur tel qu'une épouse affectueuse ?

S'il est en doute de la conduite qu'il doit tenir dans telle ou telle circonstance, où puisera-t-il des conseils solides ? où pourra-t-il épancher ses peines, ses chagrins, ses inquiétudes, mieux que dans le sein de celle qui s'est unie à son sort, de celle qui lui est attachée bien plus encore par inclination que par engagement ?

Mais surtout si quelque sujet de joie vient améliorer sa situation, quel ravissement pour lui d'en faire part à celle qui vouloit aussi partager ses malheurs!

Dans l'une et l'autre fortune, il résulte un grand avantage de cette union touchante; c'est que les peines diminuent, et les plaisirs augmentent en se les communiquant.

Vous ne négligerez donc pas cet avantage précieux, et avec lui vous aurez encore celui de voir vos enfans, formés par vos exemples, multiplier, par leur bonne conduite, vos heureux momens.

Toutes les passions criminelles qui font le tourment de l'humanité leur seront étrangères, parce que rien en vous, rien autour d'eux ne les leur aura inspirées; au contraire, la bonté, la justice, la loyauté, toutes les vertus constitueront également leur caractère; aussi vous les verrez se disputer seulement de zèle à vous témoigner leur affection.

Lorsque l'âge aura diminué vos forces, tous s'empresseront à vous soulager; & lorsque enfin, le terme fatal arrivé, il faudra payer son tribut à la nature, celui qui devra descendre au tombeau, n'y descendra pas tout entier; il se sentira revivre dans cette famille attendrie qui entoure son lit de mort, pour adoucir au moins, si elle ne peut reculer son dernier moment.

L'objet de son amour constant, les enfans qu'ils auront eux ensemble, tous seront auprès de lui les interprètes de la nature entière..... Que dis-je! la nature elle-même empruntera leur voix pour lui dire: S'il faut que tu quittes cette dépouille mortelle, hé

bien console-toi ; tu vas paroître devant l'Être suprême ; mais tu n'as pas à redouter son aspect, tu n'as point été rebelle aux intentions de la providence ; n'as-tu pas, au contraire, secondé ses vues bienfaisantes ? Tous tes devoirs sont remplis.

Dans le cours de cette vie périssable, n'as-tu pas fait tout le bien qu'il étoit en ton pouvoir d'y faire ? Hé bien dans une vie nouvelle tu vas en recevoir le prix : la tranquillité de ta conscience te l'annonce.

Tu nous quittes avec cette douce certitude que tes exemples n'ont pas été perdus pour nous. Ils seront gravés dans nos cœurs en traits ineffaçables. Comme toi nous remplirons nos devoirs, comme toi nous dompterons nos passions, ou nous les ferons servir au bien public. Nous mettrons à profit les leçons que tu nous as données : nous professerons pendant toute notre vie les vertus dont la tienne nous a fourni les modèles, et nous passerons à notre tour de la vie à la mort, avec cette paix de l'ame qui t'adoucit à toi-même ce passage.

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME,

Lue dans ſon Temple le jour de la Fête célébrée en ſon honneur:

Par le Citoyen BERNADY *aîné.*

O TOI de qui la voix féconde
Enfanta les cieux et les mers,
Balança hardiment le monde
Dans l'immense vague des airs;

TOI qui fais rouler ſur nos têtes
Ces astres d'un éclat ſi doux,
Qui des plus affreuses tempêtes
Allumes, éteins le courroux;

COMBLE, comble les précipices
Que l'orgueil creusa ſous nos pas;
Fais que l'athée, au ſein des vices,
Avec lui ne nous plonge pas!

FRAPPE, anéantis dans la poudre
Cette perfide impiété,
Qui s'agiteroit pour dissoudre
Les nœuds de la ſociété.

O ſouveraine intelligence,
Source des dons les plus parfaits;
Peut-on nier ton existence!
Elle éclate par mille effets.

Il est dans le fond de mon ame,
Ce souffle émané de ton sein,
Un sentiment qui te proclame
L'Être sans principe et sans fin.

La sombre nuit dit à l'aurore,
La terre à l'onde, l'onde aux cieux:
« Un Dieu puissant fit tout éclore,
» Règle tout, au gré de ses vœux.

C'est lui qui vous orne, ô campagnes,
De blonds épis, de riches fruits;
Qui vous fertilise, montagnes;
Qui vous émaille, prés fleuris.

Ouvrons les fastes de l'histoire:
Voyez-y les peuples divers,
Tous à l'envi publier, croire
Un artisan de l'univers.

Français, à ce moteur suprême
Offrons l'hommage de nos cœurs,
Sur les ruines du système
Qui niant Dieu, détruit les mœurs.

SOCIÉTÉ POPULAIRE

DE LA COMMUNE DE MONTAUBAN.

Présidence de Vincent Delbrel.

Séance du 22 Prairial, 2. année républicaine.

La Société, désirant faire connoître à la République entière l'ardeur avec laquelle les Citoyens de la Commune de Mon-

tauban ont célébré la fête à l'Être suprême le 20 de ce mois, a délibéré, sur la proposition de plusieurs Membres, d'en rédiger le précis historique, de le livrer à l'impression, et de l'envoyer à la Convention nationale et aux Sociétés populaires affiliées.

DELBREL cadet, *Président*, BERGIS-PORTAL,
BROUSSE, CHARLES cadet, *Secrétaires.*

A MONTAUBAN,
Chez FONTANEL père & fils, Imprimeurs de la Société populaire.